

Sur un plateau de Haute Loire, dans une petite ferme, Olivier, 40 ans, vit seul avec sa mère. Elle est veuve. Il est célibataire, coupé de lui-même.

Il travaille comme un forcené, s'applique sans gémir comme le père a toujours fait, supporte cette mère infatigable qui lui rappelle la doxa familiale : « *il faut travailler, il faut travailler c'est tout* »

Un matin, le regard vide, hors de lui... il tire... Il abat deux de ses vaches.

Lorsqu'il ressort un mois plus tard de l'unité psychiatrique, traité, « stabilisé », Olivier ne change rien, reprend le travail comme avant, avec les cauchemars en plus.

Il n'y arrive pas. Les bêtes ont peur de lui. Olivier fuit le travail, la ferme, son référent de la Chambre d'Agriculture, qui lui rappelle ses responsabilités de chef d'entreprise, le redressement judiciaire, l'obligation d'investir toujours plus pour ne pas disparaître.

Alors quand un investisseur d'un fond de gestion hollandais, beau parleur, arrive pour racheter la terre, Olivier est une proie facile. Résigné, soumis, il se laisse convaincre et donne son accord pour la promesse de vente.

Il fuit... incapable de se représenter le monde autrement. Quand il va acheter ses cigarettes au bar-épicerie du village, il ne supporte pas le silence et le regard des autres. Un paysan, ça ne tire pas sur ses vaches.

Olivier se sauve, il part au hasard à travers champs dans la forêt. Il perd pied et manque de se noyer, échappe de peu à la mort...

Et c'est ce jour là, hirsute, défait, qu'il revoit Magda, une Roumaine arrivée au pays il y a une dizaine d'années... Et elle est là, chez lui, avec sa fille, invitées par la mère. Il dévore des yeux cette femme qui l'observe, qui regarde l'homme qu'il est. C'est une étrangère, seule, déracinée comme lui.

Mais avec Magda, Olivier ne sait pas faire. Il se dérobe, il la fuit, elle comme les autres : son voisin éleveur qui propose des alternatives qu'il ne peut pas entendre, le vieil ami de la famille qui le met face à ses contradictions...

Un jour qu'elle est à la ferme Elise la fille de Magda, fugue dans la forêt. Olivier la rattrape. Cette fillette avec la simplicité de l'enfance lui tient tête, le bouscule, le provoque, le met en demeure de penser... c'est comme une évidence, une réconciliation. Il fait partie du monde.

Olivier s'arrête. Il savoure les odeurs, les bruits, les lumières, découvre la nature sauvage qui l'interpelle. Il apprend à se relier, se surprend à sentir passer la vie à travers lui.

Magda aussi cherche à se reconstruire. Elle fait le premier pas, se donne lui. Elle réveille les pulsions joyeuses d'Olivier. Entre eux, une relation forte s'installe, mais c'est un chemin fragile, en devenir.

Olivier est un animal menacé, farouche, impatient. Il ne connaît pas les mots. Au moindre doute, il s'emporte. Il lui parle mal et elle, elle ne supporte plus la moindre violence. Magda prend ses distances.

Et pour la première fois, Olivier se retrouve face à lui-même. Il ne fera rien tout seul. Il voit ses champs, cette terre grasse, collante qui le retient, sa ferme et la vallée magnifique qui s'étirent à perte de vue... il y a Magda... au village, il y a ceux de toujours qui sont là, qui ne le lâchent pas...

Alors quand l'investisseur bien sapé, avec sa tête de banquier revient pour signer l'acte de vente, tout s'éclaire... son métier c'est de vivre ici sur le plateau. Olivier ne vend pas, il a son idée... Sa vie lui appartient. Il est là, c'est tout.

L'idée du film part d'un constat. La difficulté, sinon l'incapacité que nous avons de résister, de choisir. Nous préférons nous impliquer dans rien, ni avec personne. Toujours réticents à nous relier aux autres, que ce soit par l'affrontement ou par la solidarité, effrayés de devoir nous dévoiler, de désobéir, de porter un regard critique sur le monde et sur nous-mêmes.

Comment dépasser ce syndrome d'impuissance, comment résoudre la difficulté que nous avons de relier le sens et nos actes ? Quand le discours dominant nous dit que rien d'autre que l'obsession du profit et de la toute puissance ne sont possibles, comment s'approprier le possible et mettre du sens dans sa vie ?

Avec l'histoire d'Olivier, j'ai voulu raconter l'histoire d'un homme en situation d'urgence, acculé au burn-out. Un homme passif ordinaire, résigné, sans caractère ni individualité. Qui courbe l'échine et qui pour survivre, s'enferme sans le moindre regard critique dans une logique économique qui le mène à sa perte.

Olivier est un simple paysan. Sa condition n'a rien d'exotique. Comme nous tous, il n'a plus de temps pour penser, n'est plus capable de sentir, d'aimer. Il a cessé de se poser la question du sens de ses actes. Sa seule alternative est de se livrer corps et âme aux appétits illimités du monde marchand et à ses pulsions mortifères. Comme si ses valeurs essentielles, humaines, étaient aujourd'hui périmées. Il en est venu à croire que la seule loi du monde, c'est la mort. Comme si son lien avec la vie était devenu impraticable. Il est devenu un être remplaçable, jetable.

Il n'a pourtant pas d'autre choix que de se réconcilier avec l'essence même de son métier d'homme et de paysan : se relier au vivant, se relier à l'autre ou disparaître.

Depuis mon enfance à la ferme chez ma grand-mère, jusqu'à mes années d'ouvrier agricole, j'ai toujours eu un rapport organique au monde paysan. J'y ai observé et appris l'asservissement au devoir, au travail. J'y ai découvert notre vision utilitariste de la nature et ses conséquences sur nos vies et là comme ailleurs, notre désinvolture, notre peur et notre incapacité à nous représenter le monde autrement.

Olivier est pris au cœur de cette contradiction. Il a beau s'appliquer, reproduire ce qu'il a appris de son père – le modèle agricole des années 60 – il voit bien que ça ne marche pas, que ça ne fait pas de lui une personne. Les pratiques et les valeurs qui ont animé ses parents sont toujours d'actualité. Elles sont d'une modernité criante. Désastreuses.

Nous est-il encore possible de nourrir un autre imaginaire ? Est-il seulement permis aujourd'hui de mettre à l'épreuve sa responsabilité intime face à la normalisation et l'injonction économique ?

Dans son livre *Les Irremplaçables*, Cynthia Fleury s'élève contre ce processus de *désingularisation magistrale* des individus à l'œuvre, avec l'idéologie libérale.

Pour s'individuer, il faut être en relation avec le réel, c'est à dire avec *l'autre* : avoir le courage de sortir de sa prison intérieure, faire à la fois l'expérience du libre-arbitre et du sensible, sentir passer la vie à travers soi, s'engager et nourrir une conscience individuelle, pour apprendre à construire l'hypothèse de son propre destin. Et s'y tenir, sans se soumettre.

Mon ambition est de filmer le parcours intérieur d'Olivier, donner une forme à sa solitude, au déracinement de son âme. Il s'agit d'être *avec* lui, à sa hauteur et essayer de raconter à travers son histoire, celle de tous ceux qui aujourd'hui n'ont plus leur place, qui vivent dans des lieux qui n'existent plus et qui trouvent malgré tout la force de dépasser leur effacement programmé.

Je m'inscris dans la tradition d'un cinéma de résistance. Il s'agit pour moi de faire un cinéma de l'après, du relèvement, du projet commun, un cinéma sur l'expérience de la conquête de soi, face à la violence, la puissance et l'avidité du monde libéral.

Pour interroger les effets de notre société sur l'Homme aujourd'hui narcissique, timoré, fasciné par l'image qu'il a de lui-même, autiste, dépossédé de toute exigence critique, soumis à l'idéologie de l'évaluation, privé de sa singularité ou plus précisément de son « irremplaçabilité ».

Gilles Trinques